

## *Faut voir ça?*, revue Liberté, no 131, mai-juin 1982.

Sylvie Provost

---

Volume 15, Number 2, août 1982

La consommation littéraire de masse au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500580ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500580ar>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

### ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Provost, S. (1982). Review of [*Faut voir ça?*, revue Liberté, no 131, mai-juin 1982.] *Études littéraires*, 15(2), 271–273. <https://doi.org/10.7202/500580ar>

**FAUT VOIR ÇA ?**, revue *Liberté*, n° 141, mai-juin 1982.

Vide le plus absolu, abêtissement le plus crétinisant, voilà les expressions qui peuvent résumer l'opinion des rédacteurs de la revue *Liberté* sur les dix émissions télévisées les plus populaires au Québec. Celles-ci se composent de sept téléromans québécois: *Terre humaine*, *Du tac au tac*, *Les Brillant*, *Chez Denise*, *Marisol*, *Le Clan Beaulieu* et *Les Girouettes*, du talk-show *Michel Jasmin* et de deux séries américaines: *La Petite Maison dans la prairie* (qui a su se gagner la première place dans le cœur des Québécois) et *Chips*.

Quelle que soit l'émission que les différents critiques commentent, tous dénoncent les lieux communs qu'elle véhicule. Les personnages masculins et féminins présentent une image traditionnellement conforme à chacun des sexes et les rôles du patron, de l'amoureux transi, du petit gars soumis à sa maman, du Haïtien reconnaissant, et j'en passe, ne réfèrent qu'à une panoplie de clichés. Ces personnages évoluent (ou, selon François Ricard, gigotent sur place) dans une fiction dont la structure est qualifiée de répétitive et de simpliste. Seule l'interchangeabilité de ses éléments permet le camouflage d'un univers entièrement statique.

Les feuilletons télévisés de même que les séries américaines offrent, selon les intellectuels de *Liberté*, une réalité émoussée, bonbon, véhiculant des valeurs traditionnelles la plupart du temps fondées sur la nostalgie du passé. D'où la fréquente utilisation de « l'enveloppe » rurale et, conséquemment, d'un décor du type poêle à deux ponts, armoire en chêne et horloge grand-père. Cette dernière remarque concerne évidemment *Terre humaine*, *Les Girouettes* et *La Petite Maison dans la prairie*. L'univers proposé par l'ensemble des dramaturgies se caractérise par une amputation presque totale de toute référence aux problèmes de l'époque actuelle: pollution, économie anémique, délinquance, etc. Cette représentation tronquée sert ainsi de paroi dont l'étanchéité, de conclure les auteurs des différents articles, préserve de l'infiltration des idéologies ou courants de pensée modernes comme le féminisme, la liberté sexuelle, certaines revendications socio-économique et autres.

Jean Larose et Robert Mélançon soulignent le caractère hybride de certains personnages féminins (*Chez Denise*, *Marisol*) qui allient divers éléments de Maman Plouffe à ceux de la femme moderne, économiquement indépendante. Les exemples fournis par Larose et Mélançon incitent à croire qu'il s'agit d'un féminisme aux coins arrondis, pas méchant pour deux sous, dont l'objectif de revendication se trouve en quelque sorte annulé par le contenu traditionnel dont on charge les personnages des deux sexes.

Presque tous les critiques de *Liberté* ont souligné les moyens utilisés par les auteurs/es pour authentifier leur feuilleton télévisé. Le recours à la « véritable » balance d'autrefois ou à une vedette qui œuvre réellement dans le monde du show-business, équivaut à une passerelle que l'on met

à la disposition du téléspectateur pour le conduire dans le vrai, le non-fictif, l'authentique. L'auteur des *Brillant*, de dire René Lapière, a même utilisé la campagne de souscription de la Fondation des maladies du cœur pour alimenter l'une de ses émissions.

Les deux grandes émissions comiques de Radio-Canada et de Télé-Métropole, *Chez Denise* et *Les Brillant*, provoquent la rage, le désespoir et le mépris. « *Chez Denise*, écrit Jean Larose, est une émission dégradante. Dégradante pour ceux qui la regardent, une honte pour ceux qui la fabriquent et qui méprisent ceux qui la regardent » (p. 38). Il dénonce ce qu'il considère comme une vaste mise en scène d'accents étrangers qui confine les personnages dans l'univers du pur et simple cliché. La critique de René Lapière se veut de la même encre: « La série [des *Brillant*] fonctionne auprès des téléspectateurs sur la base de la proposition suivante: "vous êtes caves, c'est vrai, mais il y a pire: regardez" » (p. 26).

Quant à *Michel Jasmin*, Yvon Rivard en expliquera la popularité en soulignant que « [...] le succès de l'émission tient à ce que celle-ci se situe, comme nous, à mi-chemin de la bonhomie et de la bonasserie, quelque part entre la simplicité et une chaleureuse inconscience. L'objectif: plaire à tout prix » (p. 70).

On peut constater, une fois de plus, que la télévision ne suscitera jamais un enthousiasme délirant chez les intellectuels/les. Amertume, ironie, colère, mépris, exaspération poussée à son paroxysme, voilà ce que l'on retient de cette vue d'ensemble de la pratique télévisuelle de masse.

L'attitude n'est pas nouvelle. Les Grecs considéraient les sphères du haut savoir comme un monde auquel seule une bienheureuse élite pouvait aspirer. Et je crois que si la télévision avait existé ils auraient, eux aussi, poussé de hauts cris. Il suffit de consulter les ouvrages de nombreux critiques littéraires et sociologues pour s'apercevoir que la condescendance à se pencher sur la culture populaire s'accompagne, presque inévitablement, d'une réaction sinon méprisante, du moins négative. Cette distinction entre la pacotille et le diamant dure, en fait, depuis la nuit des temps.

Il n'est nullement question de faire, ici, l'apologie d'une émission comme *Les Brillant*. Je n'en aurais ni le courage, ni l'audace, ni la capacité. On peut toutefois considérer que les intellectuels jugent toute œuvre artistique ou culturelle selon leurs critères d'évaluation et leurs attentes. D'où la condamnation totale ou partielle de produits qui ne répondent ni à ces critères ni à ces attentes. Les titulaires de diplômes universitaires ont le pouvoir de délimiter le vrai du faux, le littéraire du paralittéraire, l'intelligent de l'abêtissant (quel pouvoir!). On se réunit, on discute, on fait part de son appréciation. Mais que sait-on au sujet des motivations, des choix et des inclinations culturels des autres, de ceux/celles qui ne jouissent pas de ce pouvoir?

Dans un ouvrage qui concerne ce genre de problèmes (*La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, les Éditions de Minuit, 1970, 670 p.),

Pierre Bourdieu propose une méthode d'analyse (sociologique, il faut l'avouer) qui prend en compte la position des individus dans l'espace social et, par le fait même, toutes les caractéristiques qui engendrent les goûts et les distinctions. Cette approche critique comporte ainsi l'avantage d'une possibilité de comprendre des habitudes culturelles différentes engendrées par des conditions différentes. Le sociologue dira par exemple que «[...] bien qu'il existe des cas où la fonction dominante [d'une certaine] pratique se désigne sans trop d'équivoque, on n'est pratiquement jamais en droit de supposer que les différentes classes attendent la même chose de la même pratique» (p. 232). De fait, les intellectuels/les se sont toujours arrogé le pouvoir de critiquer. Ils forment l'instance suprême qui juge, accepte ou bannit. Mais que résulterait-il d'une expérience qui viserait à soumettre certains de nos textes à la masse? Probablement un rejet aussi total et méprisant. Ce dialogue de sourds dont nous sommes les initiateurs/rices ne mène nulle part et n'apporte strictement rien à la compréhension d'une société.

Sylvie PROVOST

*Département des littératures  
Université Laval*